

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.  
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois.  
POUR LES ETATS-UNIS... \$9.00 \$1.50 \$2.25 \$0.75  
POUR L'ÉTRANGER... \$12.15 \$6.10 \$8.05 \$1.05  
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.



**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.  
Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois.  
POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 75 cts  
POUR L'ÉTRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 75 cts  
Les abonnements datent de 1er et du 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

86ème Année

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 4 JANVIER 1913

## LES DEBUTS

### De Sarah Bernhardt à Londres Racontés par elle-même.

Je n'avais jamais fait la moindre traversée en mer quand fut décidé le voyage à Londres par les artistes de la Comédie-Française. L'ignorance volue des Français pour tout ce qui est étranger était beaucoup plus sensible à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Donc, je me fis faire un manteau très chaud. On m'avait affirmé que la traversée était glaciale, même en plein été, et j'avais cru.

On m'apportait de tous côtés des bonbons contre le mal de mer, des opiacés contre le mal de tête, du papier de soie pour me mettre dans le dos; des petits cataplasmes compressifs pour me mettre dans le diaphragme; et des semelles goudonnées pour me mettre dans mes souliers, car il ne fallait pas, surtout, prendre froid aux pieds.

Oh! que cela était drôle et amusant! Et je prenais tout. J'écoutais toutes les recommandations. Je croyais à tout.

Mais ce qui fut le plus inénarrable, ce fut l'appart sur le bateau, cinq minutes avant le départ, d'une énorme caisse très légère. Elle était tenue à la main par un grand jeune homme, devenu aujourd'hui un homme remarquable, ayant toutes les croix, tous les honneurs, une fortune colossale et une outrecuidante vanité. Il était à ce moment-là un timide inventeur; jeune, triste et pauvre, le nez toujours dans des livres traitant de questions abstraites, il ignorait tout de la vie. Il avait pour moi une grande admiration, mêlée d'un peu de crainte. Ma petite cour l'avait surnommé "la Quenelle". Il était long, flottant, sans couleur, et ressemblait à une quenelle de vol-au-vent.

Il s'approcha de moi, le visage encore plus terne que de coutume, le bateau remuant un peu. Mon départ le terrifiait, et le vent le faisait osciller de droite et de gauche. Il me fit un signe mystérieux.

Je le suivis, accompagnée par "mon petit" d'ami et laissant derrière moi mes amis en veine d'ironie. Il ouvrit la caisse, et sortit une énorme ceinture de sauvetage inventée par lui. Je restai ahurie; car, quoique je fusse novice pour les voyages, l'idée ne m'était pas venue du danger de faire naufrage en une heure de traversée.

Sans se déconcerter, "la Quenelle" déroula sa ceinture de sauvetage et la revêtit pour m'en apprendre le maniement. Rien de plus fou que cet homme en chapeau haut de forme, en jaquette, avec sa grave et triste figure, enroulant cet appareil.

Il y avait tout autour une douzaine de vessies grosses comme des œufs. Dans onze de ces œufs gonflés par l'air, il y avait un morceau de sucre; dans le douzième, une toute petite vessie contenant dix gouttes d'eau-de-vie. Par le milieu de la ceinture, une petite pelote sur laquelle étaient piquées quelques épingle.

"Vous comprenez... me dit-il, vous tombez à l'eau, paff! vous restez comme ça," et il s'assaya dans le vide, se haussant, se baissant pour suivre le mouvement des vagues, ses deux mains en avant s'appuyant sur l'eau imaginaire; et il tirait son cou comme une tortue pour tenir la tête hors de l'eau. "Vous voyez, vous êtes dans l'eau depuis deux heures, il faut réparer vos forces. Alors, vous prenez une épingle et vous piquez un œuf. Ainsi, fit-il, vous prenez votre morceau de sucre, vous le mangez, cela vaut un quart de viande." Et, jetant la petite vessie crevée par-dessus bord, il plongea dans la caisse, en sortit un autre œuf et le rattacha à la ceinture. Il avait tout prévu.

J'étais pétrifiée. Quelques amis s'étaient rapprochés, espérant bien quelque folle équipée de "la Quenelle"; mais ils n'avaient pas prévu celle-là.

M. Mayer, l'un de nos impresarios, craignant un scandale par trop comique, éloigna la foule. Je ne savais si je devais me fâcher ou rire; mais la boutade railleuse et injuste de mes amis éveilla ma pitié pour cette pauvre Quenelle. J'eus la vision des heures passées à chercher à combiner, enfin à fabriquer cette ridicule machine. J'eus de l'attendrissement pour l'amour inquiet qui avait présidé à l'éclosion de cet engin de sauvetage; et je tendis la main à ma pauvre Quenelle, en lui disant: "Félicite vite, le bateau va partir!" Il baisa cette main amie et s'enfuit.

J'appelai mon intendant: "Je vous en prie, Claude, aussitôt que nous aurons perdu la terre de vue, jetez la caisse et son contenu à la mer."

Le départ du bateau fut accompagné par les hurrah! les Au revoir! Bon succès! Bonne chance! les bras levés, les mouchoirs flottants, les baisers envoyés au hasard, dans le tas.

Mais ce qui fut vraiment beau, et un spectacle inoubliable, ce fut notre débarquement à Folkestone. Il y avait là des milliers de personnes; et ce fut la première fois que j'entendis crier: "Vive Sarah Bernhardt!" Je tournai la tête et me trouvais en face d'un jeune homme pâle — la tête rive d'Hamlet — qui me remit un gardénia. Je devais l'admirer plus tard sous le costume d'Hamlet joué par Forbes Robertson.

Nous passions au milieu d'une haie de fleurs tendues, de mains pressées; et je vis tout de suite que j'étais plus favorisée que les autres.

Cela me gênait un peu et me charmait quand même. Une camarade qui se trouvait près de moi, et qui ne m'aimait pas, me dit méchamment: "Bientôt on te fera un tapis de fleurs." — Le voilà! s'écria un jeune homme en jetant devant moi une brassée de lis. Je m'arrêtai confuse, n'osant marcher sur ses blanches fleurs, mais la foule, pressée derrière moi, me forçait d'avancer. Il fallut bien écraser les pauvres lis.

"Un Hip! Hip! Hurrah! pour Sarah Bernhardt!" s'écria le fougeux jeune homme. Sa tête dépassait toutes les autres têtes; ses yeux étaient lumineux; ses cheveux, longs; il avait l'air d'un étudiant allemand. C'était cependant un poète anglais, un des plus grands de ce siècle; poète plein de génie, mais hélas! tourmenté depuis et vaincu par la folie; c'était Oscar Wilde.

La foule répondit à son appel, et nous montâmes dans le train, poursuivis par les "Hip! hip! hip! Hurrah pour Sarah Bernhardt! Hip! hip! hip! Hurrah pour les comédiens français!"

Quand le train s'arrêta vers neuf heures à Charing Cross, nous avions plus d'une heure de retard.

Une tristesse s'empara de moi. Le temps était couvert. Et puis, je croyais que nous allions encore être acclamés à notre arrivée à Londres. Je m'étais préparée à de nouveaux: "Hip! hip! hip!" Il y avait là du monde, beaucoup de monde, mais personne ne semblait nous connaître. J'avais vu un beau tapis en arrivant en gare. Je croyais que c'était pour nous. Oh! je ne doutais plus de rien, notre accueil à Folkestone m'avait grisée.

Le tapis venait de servir à leurs Altesses le Prince et la Princesse de Galles partis pour Paris!

dée de recevoir la Comédie-Française; et je trouvai Londres très indifférent. La foule était nombreuse, très compacte, mais froide. "Pourquoi, dis-je à Mayer, le Prince et la Princesse de Galles partent-ils aujourd'hui? — Mais, parce qu'ils avaient décidé leur départ pour Paris. — Oh! alors, ils ne seront pas là pour la première? — Non. Le prince a pris une loge pour la saison et l'a payée dix mille francs, mais elle sera occupée par le duc de Connaught."

J'étais désespérée. Je ne sais pas pourquoi; mais j'étais désespérée. Je trouvais que tout cela allait mal.

Un valet de pied me conduisit à ma voiture.

Je traversai Londres le cœur serré. Je trouvais que tout était noir. Et quand j'arrivai devant la maison, 77, Chester Square, je ne voulais pas descendre. Mais la porte grande ouverte me montra le vestibule lumineux, dans lequel se dressaient toutes les fleurs de la terre, en corbeilles, en bouquets, en gerbes. Je descendis et pénétrai dans la maison que j'allais habiter pendant six semaines.

Toutes ces branches me tendaient leurs fleurs.

"Vous avez les cartes de tous ces bouquets? demanda-t-il à mon domestique. — Oui, me répondit-il, je les ai mises sur un plateau, car toutes ces fleurs sont arrivées hier de Paris, envoyées par les amis de Madame. Il n'y a que ce bouquet qui est d'ici." Et il me remit un bouquet énorme. Je pris la carte. Il y avait écrit: "Welcome! — Henri Irving."

Je fis le tour de la maison. Je la trouvais triste. Je voulais aller au jardin. L'humidité me pénétra. Je rentrai échauffé des dents et m'empressai de me changer, comme à la veille d'un malheur.

Le lendemain fut consacré à recevoir les journalistes. Je voulais les recevoir tous ensemble, mais M. Jarrett s'y opposa.

Cet homme était un véritable génie de la réclame. Je ne m'en doutais pas alors. Il m'avait fait de très belles propositions pour l'Amérique; et malgré mes refus, il s'était imposé à moi par son intelligence, son esprit comique, et mon besoin d'être pilotée dans ce pays nouveau. "Non, me dit-il, si vous les recevez tous ensemble, ils seront tous furieux, et vous aurez de mauvais articles. Il faut les recevoir chacun l'un après l'autre." Il en vint trente-sept ce jour-là; et Jarrett ne me fit grâce d'aucun.

Il restait avec moi et sauvait la situation chaque fois que je disais une bêtise. Je parlais très mal l'anglais, quelques-uns très mal le français, et Jarrett traduisait mes réponses. Je me souviens parfaitement que tous me dirent d'abord: "Eh bien, Mademoiselle, que pensez-vous de Londres?"

J'étais arrivée le soir à neuf heures, et le premier auquel je parlai me fit cette question à dix heures du matin. J'avais entendu un mot de ce genre en me levant, et je ne connaissais de Londres que Chester Square, c'est-à-dire un petit carré de verdure sombre au milieu duquel se dressait une statue noire et dont l'horizon était borné par une église laide. Je ne pouvais répondre à cette question.

Mais Jarrett avait prévu le coup; et j'appris le lendemain que j'étais enthousiaste de la beauté de Londres, que je connaissais déjà un tas de monuments, etc., etc.

Les représentations de la Comédie-Française attirèrent tous les jours la foule au Gaiety Theatre, et je restais la favorite. Je le dis ici avec orgueil, mais sans vanité.

J'étais très heureuse et très reconnaissante de mon succès, mais mes camarades m'en gardaient rancune. Et la guerre commença, sourde et traîtresse.

M. Jarrett, mon conseiller et mon agent, m'avait assuré que je vendrais quelques-unes de mes œuvres, soit en sculpture soit en peinture. J'apportai donc avec moi six sculptures et dix tableaux à l'exposition dans Piccadilly.

J'envoyai des invitations, une centaine à peu près; Son Altesse

royale, le prince de Galles, me fit prévenir qu'il viendrait avec la princesse. Toute la haute aristocratie anglaise, toutes les célébrités de Londres vinrent à cette ouverture. J'avais lancé cent invitations, il vint douze cents personnes. J'étais ravie, je m'amusaiss follement.

M. Gladstone me fit le grand honneur de causer avec moi plus de dix minutes. Cet homme au cerveau génial parlait de tout avec une grâce particulière. Il me demanda mon impression sur les attaques que quelques pasteurs lançaient contre la Comédie-Française et contre la profession d'artiste dramatique.

Je répondis qu'il regardais notre art aussi profitable à la morale que le sermon d'un prédicateur catholique ou protestant.

"Mais expliquez-moi, Mademoiselle, quelle est la leçon morale qu'on peut tirer de "Phèdre"? — Oh! Monsieur Gladstone, vous me surprenez un peu. "Phèdre" étant une tragédie antique, les mœurs et la morale sont d'une optique différente de la nôtre et de la moralité de notre société actuelle. Cependant j'y trouve le châtiement de la vieille nourrice Oenone, qui commet le crime atroce d'accuser un innocent. L'amour de Phèdre est excusé par la fatalité qui pèse sur sa famille, et s'abat impitoyable sur elle. Aujourd'hui, cette fatalité s'appellerait atavisme, car Phèdre est fille de Minos et de Pasiphaë. Quant à Thésée, son verdict sans appel, est arbitraire et monstrueux, est puni par la mort de ce fils tant chéri, le seul et dernier espoir de sa vie. On ne doit jamais créer de l'irréparable! — Ah! me dit le grand homme, vous êtes contre la peine de mort? — Oui, Monsieur Gladstone. — Vous avez raison, Mademoiselle."

Frédéric Leighton vint nous rejoindre, et il me fit, avec une grande bienveillance, des compliments pour mon tableau représentant une jeune fille portant des palmes. Ce tableau fut acheté par le prince Léopold.

Ma petite exposition eut un grand succès, et je ne me doutais guère alors qu'elle serait la cause de tant de potins, de tant de lâches attaques, et qu'elle causerait définitivement ma rupture avec la Comédie-Française. Je n'avais aucune prétention comme peintre et comme sculpteur. J'exposais mes œuvres pour les vendre, par j'avais envie de deux petits lions. Je n'avais pas assez d'argent pour les acheter. Je vendais mes tableaux ce qu'ils valaient, c'est-à-dire à des prix très modestes.

Une dame anglaise, Lady H..., m'acheta mon groupe "Après la tempête". Ce groupe est la réduction du grand groupe que j'avais exposé deux ans avant, au Salon de Paris, et pour lequel j'avais eu une récompense. Je voulais le vendre quatre mille francs, mais Lady H... m'en envoya dix mille, avec un mot si délicieux que je me permis de le reproduire.

"Faites-moi la grâce, Madame, d'accepter ces quatre cents livres pour votre admirable groupe "Après la tempête", et faites-moi l'honneur de venir dîner avec moi. Après le dîner, vous choisirez vous-même la place où il se trouvera être le mieux éclairé..."

ETHEL H...

C'était un mardi. Je jouais "Zaïre" le soir; mais le mercredi, le jeudi et le vendredi, je ne jouais pas. J'avais de quoi acheter mes lions. Sans rien dire au Théâtre, je filai pour Liverpool. Je savais qu'il y avait là une grande ménagerie: Gross Zoo, et que j'y trouverais des lions.

Le voyage fut très amusant. Quoique voyageant incognito, je fut reconnue sur tout le parcours de la route et je fus gâtée, choyée. Trois de mes amis m'accompagnaient. C'était une escapade pleine de fantaisie; je savais que je ne pouvais manquer mon service à la Comédie, puisque je ne jouais que le samedi et que nous étions le mercredi.

Partis le matin à dix heures et demie, nous arrivâmes à Liverpool à deux heures et demie et nous allâmes de suite chez Cross.

Impossible de trouver l'entrée de la maison. Nous demandâmes au boutiquier qui fait le coin; il

nous indiqua une petite porte que nous avions déjà ouverte et refermée deux fois, ne pouvant admettre que ce fut là. Moi, j'entrevois une grande porte grillée et laissant voir une large cour, et nous étions devant une toute petite porte ouvrant sur un petit jardin.

"Monsieur Cross? — C'est moi. — Je voudrais acheter des lions." Il se mit à rire. "Alors, c'est vrai, Mademoiselle, vous aimez tant que cela les bêtes? Je suis allé la semaine dernière à Londres pour jouer la Comédie-Française, et je vous ai vu dans "Hernani". — Ce n'est pas cela qui vous a attirés? — Non. C'est un marchand de chiens de Saint-Andrews street qui m'a dit que vous lui aviez acheté deux chiens, et que, sans un gentleman qui était avec vous, vous en auriez acheté cinq."

Il racontait tout cela en très mauvais français, mais avec beaucoup d'humour.

"Eh bien, Monsieur Cross, aujourd'hui, je veux deux lions. — Je vais vous montrer ce que j'ai." Et nous allâmes dans la cour où se trouvaient les fauves. Oh! les magnifiques bêtes! Deux lions d'Afrique superbes, au poil brillant, la queue puissante et frottant l'air. Ils venaient d'arriver. Ils étaient encore en pleine santé, en plein courage de révolte. Ils ignoraient la résignation, qui est le stigmate dominant des âges civilisés.

"Oh! Monsieur Cross, ceux-là sont trop grands. Je veux des lionceaux. — Je n'en ai pas, Mademoiselle. — Alors, montrez-moi toutes vos bêtes!" Je vis les tigres, les léopards, les chacals, les guépards, les pumas, et m'arrêtai devant les éléphants. J'adore les éléphants! Mais j'aurais voulu un éléphant nain. C'est un rêve que je caresse toujours. Peut-être se réaliserait-il un jour.

Cross n'en avait pas. Alors, j'achetai un guépard. Il était tout jeune, tout drôle, il ressemblait à une gargoille d'un château moyen âge. Je fis l'acquisition d'un chien-loup tout blanc, le poil dru, les yeux en feu, les dents en fer de lance. Il était effrayant à voir.

M. Cross me fit cadeau de six caméléons de petite race, ressemblant à des lézards, et d'un admirable caméléon, animal préhistorique, fabuleux, un véritable hibou chinois passant du vert foncé au bronze noir, svelte et allongé comme une feuille de lis et soudainement gonflé et trapu comme un crapaud. Ses yeux, en longnettes comme ceux des homards, ne dépendaient pas l'un de l'autre. Il jetait l'œil droit en avant et l'œil gauche en arrière. Je fus vite ravie, enthousiasmée, de ce cadeau. J'appelai mon caméléon "Gross-ci, Gross-là", pour honorer et remercier Cross.

Nous revînâmes à Londres avec le guépard en cage, le chien-loup en chaîne, mes six petits caméléons en boîte, et "Gross-ci, Gross-là" sur mon épaule, retenu par une chaîne d'or que nous venions d'acheter chez un bijoutier.

Je n'avais pas trouvé de lions, mais j'étais tout de même contente. Mon personnel le fut moins. Il y avait déjà trois chiens dans la maison: "Minuccio", venu avec moi de Paris, et "Bull" et "Fly", achetés à Londres; plus "Bizibouzu", mon perroquet, et mon singe "Darwin".

L'intrusion de ces nouveaux hôtes fit pousser des cris à Mme Guérard. Mon maître d'hôtel hésita à s'approcher du chien-loup. Mais j'avais beau dire que le guépard n'était pas dangereux, personne ne voulut ouvrir sa cage transportée dans le jardin. Je demandai un marteau et des pinces pour faire sauter la porte clouée qui retenait ce pauvre guépard prisonnier. Ce que voyant, mes domestiques se décidèrent à ouvrir. Mme Guérard et les femmes de service regardaient des fenêtres. La porte sauta et le guépard, fou de joie, bondit comme un tigre hors de sa cage, ivre de liberté, boxant les arbres, et allant droit sur les chiens, qui se mirent à hurler de terreur; pourtant, ils étaient quatre. Le perroquet, excité,

poussa des cris stridents, et le singe, secouant sa cage, crissa à fendre l'âme.

Ce concert dans le silencieux square fit un effet prodigieux: toutes les fenêtres s'ouvrirent et, au-dessus du mur de mon jardin, plus de vingt têtes apparurent, curieuses, tremblantes, furieuses.

Le fou rire s'était emparé de moi, de mon amie Louise Abbeina, du peintre Nittis venu pour me rendre visite, de Gustave Doré qui m'attendait depuis deux heures. Georges Deschamps, un musicien amateur de beaucoup de talent, essaya de noter cette harmonie hoffmannesque, pendant que mon ami Georges Clairin, le dos secoué par le rire, croquait cette inoubliable scène.

Le lendemain, dans Londres, il ne fut bruit que du sabbat qui avait eu lieu au 77 de Chester Square, et cela prit une telle proportion que notre doyen M. Got, vint me prier de ne point faire un tel scandale qui rejallissait sur la Comédie-Française.

SARAH BERNHARDT.

**FRANCE**

**Un Amoureux Econduit se-tue Après Avoir Essayé à trois Reprises de se Donner la Mort**

Epernay, 3 janvier. — Un ouvrier du nom de Gaëtan Valentin s'est suicidé par suite de chagrins d'amour, après trois tentatives.

La première fois il a placé sur sa poitrine une cartouche de dynamite qu'il a fait éclater. Il réussit à se faire de terribles brûlures qui n'étaient cependant pas mortelles. Voyant cela il prit un poignard et s'infirma deux sévères blessures au dessus du cœur.

Il eut encore la force de fuir ses voisins qui venaient à son secours. Il prit ensuite une cartouche de dynamite, l'a mit dans sa bouche et l'alluma. Quelques instants après sa tête éclatait en morceaux.

**BALKANS**

Athènes, 3 janvier. — La garnison turque de l'île de Chio, forte de 2.000 hommes s'est rendue, sans conditions, hier Vendredi aux troupes grecques.

Smyrne, Turquie d'Asie, 3 janvier. — Le navire à voiles "Théodore" de 650 tonnes, a été coulé par une mine flottante à l'entrée de la baie de Smyrne.

Londres, 3 janvier. — Les plénipotentiaires des Balkans ont décidé de demander à la délégation Turque si oui ou non, le gouvernement Ottoman est préparé à céder la forteresse d'Andrinople. Si les Turcs ne donnent pas une réponse favorable dans les 24 heures, la conférence sera suspendue.

Aucune autre question ne sera discutée par les alliés avant que ce point soit éclairci.

Le bruit a couru hier à la Bourse de Paris de la reddition d'Andrinople. Les délégués Serbes ont reçu des nouvelles de source digne de foi disant que la situation de la ville assiégée est désespérée, et que la capitulation est une simple question d'heures.

Vienne, 3 janvier. — L'Autriche-Hongrie et l'Italie font des préparatifs pour débarquer un corps expéditionnaire en Albanie, aussitôt après la conclusion de la conférence de Londres.

Cette mesure est, dit-on, prise par les deux pays alliés pour punir l'Albanie et y établir les affaires dans une nouvelle condition.

**AFRIQUE DU SUD**

**Une Fabrique de Dynamite fait Explosion, 7 Ouvriers Trouvent la Mort dans ce Accident**

Capetown, 3 janvier. — Sept hommes ont été tués et plusieurs autres mortellement blessés par une explosion qui a eu lieu Vendredi, à la fabrique de dynamite de la Cie de Beers, à Somerset.

**PORTUGAL**

**Des Scènes du "Far-West" d'Antan ont lieu sur les Frontières Espagnoles et Portugaises**

Valencia do Minho, Portugal, 3 janvier. — Neuf gardiens de troupeaux ont été tués et quatorze sévèrement blessés dans une rencontre sanglante qui a eu lieu Vendredi sur la frontière espagnole entre une bande de contrebandiers et des gardiens de troupeaux.

Les assaillants ont pu grâce à leur audace s'emparer de 900.000 en espèces provenant de la vente du bétail.

Jose Murilhaes, un des éleveurs les plus connus de la province de Minho, avait, depuis quelques semaines, vendu dans plusieurs foires de la région 3 troupeaux de taureaux.

Il se rendait chez lui, accompagné de 40 de ses gardiens de troupeaux, ayant avec lui l'équivalent de 900.000 en monnaie portugaise. Vendredi matin, de bonne heure, pendant qu'il suivait la frontière entre l'Espagne et le Portugal, il fut soudain attaqué par une bande importante de contrebandiers qui tirèrent sur ses compagnons. Les bergers ripostèrent au coup de feu, mais l'attaque avait été si imprévue qu'ils furent obligés de prendre la fuite au bout de quelques instants. Ils emmenèrent Murilhaes, qui était sérieusement blessé, mais ils abandonnèrent l'argent et 23 de leurs Camarades dont 9 étaient déjà morts. La garde civile de la province a été convoquée et a commencé ses recherches. Jusqu'à présent les bandits et l'argent sont introuvables.

**Un Incendie Délivre des Fous Renfermés dans un Hôpital**

Alvas, Portugal, 3 janvier. — Un hospice pour les fous ayant pris feu, les pompiers ne purent empêcher les patients de prendre la clef des champs. Plus de 35 fous s'enfuirent et parcoururent les rues de la ville en tous sens. Trente d'entre eux furent facilement attrapés par la police, tandis que cinq autres réussirent à s'enfuir. Ils s'emparèrent de barres de fer et semèrent la terreur sur leur passage. Avant d'être capturés ils réussirent à tuer une personne et à blesser plusieurs autres.

**ALGERIE**

**Le Vapeur Postal "Saint Augustin" fait Naufrage en Méditerranée**

Bone, Algérie, 3 janvier. — Le vapeur "Tyria" de la ligne Guelma, est arrivé à Bone ayant à bord 98 passagers et l'équipage du vapeur postal français "St. Augustin" allant de Marseille à Alger. Le St. Augustin a coulé étant à la remorque du Tyria. Les détails sur le sinistre font défaut jusqu'à présent.

**La Ville de New York est en Proie aux Incendiaires**

New York, 3 janvier. — Joseph Johnson, chef du service d'incendie, a transmis au maire Gaynor un rapport spécial, dont l'entête se détachait en grosses lettres rouges. Ce rapport concerne les incendies qui sont allumés si souvent par des incendiaires désireux de toucher le montant de leur police d'assurance.

Le chef du service d'incendie a déclaré que les incendies volontaires dépassent le quart des sinistres de ce genre, et que le montant de la propriété détruite par mains criminelles atteint \$4.000.000. Malgré tous les efforts de la police et du public, les sinistres augmentent toujours, devenant un véritable danger public.

Mr. Joseph Johnson ajouta que les Cies d'Assurances devraient se montrer plus sévères pour délivrer leurs polices, et procéder à une enquête sur la moralité de l'assuré avant d'accepter les risques.